

La fécondité dans la reproduction est le contenu premier de la bénédiction (Gn 17,20; 24,60), mais elle s'étend aussi au déploiement de la vie face à tous les obstacles qui pourraient se présenter, comme la maladie ou les ennemis (voir Ex 23,25; Nb 24,1-9; Dt7,13; 14,24; 28,8; 1 S 2,20; Ps 67,7; 107,38; Jb 1,10; 42,12).

Unique source de la bénédiction, pour la simple raison qu'il est la source de toute vie, Dieu est le plus souvent sujet du verbe transitif *bēraḱ*. Quand il ne l'est pas, c'est en son nom que des hommes bénissent : Isaac (Gn 27), Moïse (Ex 39,43), Aaron (Lv 9,22), les lévites (Dt 10,8), Balaam (Nb 22-24), le roi (1 R 8,14). Ces hommes ne font en réalité que transmettre la puissance de vie qui vient de Dieu. Toute-puissante et efficace, la bénédiction divine reste libre et ne donne pas prise à un quelconque chantage ou à des pratiques magiques de la part des hommes. Le Deutéronome insiste fortement sur le caractère conditionnel de la bénédiction divine. Si efficace soit-elle, elle n'est pas automatique et reste subordonnée à l'obéissance d'Israël

Si la bénédiction comme don de vie est l'apanage de Dieu, et que la bénédiction descend donc du supérieur vers l'inférieur, comment faut-il entendre les nombreux passages où le sujet du verbe *bāraḱ* est un humain et l'objet Dieu lui-même ? Comment comprendre l'expression *barūḱ yhwḥ*, «béné Yhwḥ», que l'on trouve aussi bien dans les Psaumes (15 fois sur les 17 occurrences de *barūḱ* dans le Psautier) qu'au début de la grande prière synagogale des «dix-huit bénédictions» ? Comment comprendre l'appel des Psaumes à « bénir Yhwḥ », appel repris par les chrétiens dans le *Bénédicté* avant les repas ? Philon d'Alexandrie, déjà, puis les rabbins et aussi les Pères de l'Église se sont interrogés bien souvent sur le caractère étrange, voire choquant, de ce renversement de la bénédiction. Saint Augustin, dans son commentaire sur les Psaumes, ne dit-il pas que « Dieu n'est pas plus grandi par notre bénédiction qu'il n'est diminué par notre malédiction » ? S'agirait-il alors de formules vides de sens ?

La Septante a dû sentir la difficulté et, voulant sans doute souligner la différence de sens selon que la bénédiction descend de Dieu ou monte vers lui, elle a, sauf rares exceptions, traduit l'adjectif verbal *barūḱ*, «béné», par *eulogētos* quand il s'applique à Dieu (c'est toujours le cas dans les Psaumes), et par *eulogēmenos* quand il s'applique aux hommes. Dérivant tous deux du même verbe grec *eulogein* qui signifie «bien parler de», ces termes n'appartiennent pas au vocabulaire religieux de la Grèce antique.

Philon d'Alexandrie, suivi par Chrysostome, voit dans l'adjectif verbal *eulogētos* une qualité qui n'a d'autre source que Dieu lui-même et son action : Dieu, par tout ce qu'il fait, s'impose comme la bénédiction même. Selon cette explication, il convient donc d'éviter soigneusement de traduire *barūḱ yhwḥ* par l'optatif « Dieu soit béni », comme s'il s'agissait d'un souhait, alors que c'est l'expression d'un simple constat, la reconnaissance d'une réalité évidente et inchangeable. L'expression est à distinguer de la phrase fameuse de Job traduite dans la Vulgate par *Sit nomen Domini benedictum* (1,21), où le terme utilisé est non pas l'adjectif verbal *barūḱ*, mais le participe passif pual *meḇoraḱ*, qui renvoie à un acte de confession de foi et de célébration de cette foi par les hommes (voir aussi Dn 2,20, araméen).

Bénir Yhwḥ, ou bénir son nom, ce n'est donc pas souhaiter qu'il soit comblé de bénédictions — par qui, d'ailleurs, puisque toute bénédiction vient de lui ? —, c'est déclarer qu'il est la source de toute fécondité, et la seule. C'est une confession de foi, la reconnaissance d'une réalité, et non le souhait ou la prière que Dieu devienne béni.

Jean L'HOUE

*Nouveau Vocabulaire Biblique*